

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°96



William Gibson :
auteur matriciel

Sommaire

► Interstyles

Fidèle à soi	6
Claude ECKEN	
L'Express des étoiles	32
Michael SWANWICK	
Rêves impossibles	44
Tim PRATT	
Neuromancien [extrait]	62
William GIBSON	

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers	76
Le coin des revues, <i>par Thomas Day</i>	111
Paroles de bibliographe : Alain Sprauel <i>par Erwann Perchoc</i>	114

AU TRAVERS DU PRISME : WILLIAM GIBSON

Voyage vers le futur : esquisse de biographie gibsonienne <i>par Gary Westfahl</i>	118
Un dangereux amateur : William Gibson et les fanzines SF <i>par Gary Westfahl</i>	128
Rencontre avec William Gibson, <i>par Larry McCaffery</i>	138
Dans les mailles du réseau : un guide de lecture gibsonien	152
William Gibson en France : un entretien avec Marion Mazauric, <i>par Org</i>	171
Bibliographie des œuvres de William Gibson, <i>par Alain Sprauel</i>	176

SCIENTIFICTION

La matière dégénérée dans la science-fiction, <i>par Roland Lehoucq</i>	182
--	-----

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

Paroles de Nornes : pour quelques news de plus, <i>par Org</i>	188
---	-----

Editorial

Le passionnant, lorsqu'on élabore un dossier bifrostien, c'est la quantité de trucs que vous révèle l'exercice. À l'instar de n'importe quel lecteur, en somme, les mains dans le cambouis en plus. Il y a les choses évidentes sur le sujet traité (ici, William Gibson : ses origines, ses premiers balbutiements dans le fandom américain, ses premiers textes, son rapport ambigu avec le mouvement *cyberpunk* en particulier, la SF en général, la manière dont il s'est construit en tant qu'auteur, la teneur véritable de sa œuvre, sa personnalité, etc.), tout ce qui confère à *Bifrost*, au fil des numéros, sa dimension encyclopédique. Mais il y a aussi, par la bande, en quelque sorte, ce qu'on réalise de manière périphérique. À l'image du creux éditorial dans lequel, en France, notre auteur du trimestre se trouve plongé depuis quelques années (cela va changer, qu'on se rassure, même si, à ce titre, le rendez-vous manqué des Utopiales nantaises de 2019, où Gibson était espéré, s'avère des plus regrettable). Ainsi ai-je noté avec effarement qu'à ce jour (possible que les choses aient évolué à l'heure où vous lisez ces lignes, mais j'en doute), un lecteur francophone désireux d'acheter **Neuromancien**, le plus célèbre des livres de Gibson, l'un des plus fameux bouquins du corpus SF dans son ensemble, ne peut tout simplement pas le faire. À l'état neuf, tout du moins. Bien sûr, le lecteur en question dénichera une édition d'occasion en quelques clics (mais à quel prix ?), le poche J'ai Lu ou l'omnibus grand format, toujours chez J'ai Lu, initié par Thibaut Elioroff en 2007, qui réunit la « trilogie Neuromantique » et le recueil **Gravé sur chrome**. Mais de livre neuf, point (ni non plus d'édition numérique, pour ceux qui s'interrogeraient). Face à un tel constat sur **Neuromancien**, on imagine sans peine l'état de disponibilité du reste de l'œuvre gibsonienne... Aujourd'hui, en librairie (librairie physique, s'entend — vous savez, ces lieux curieux avec des rayonnages tout pleins de bouquins, peuplés de gens qui parlent de leurs lectures et de libraires prompts au conseil), William Gibson est un auteur fantôme. Diverses raisons peuvent expliquer cette situation — y compris des raisons « techniques » (souci et/ou changement d'agent, réorientation éditoriale ponctuelle, etc). Parfois. Sauf que généralement — et il est bien ici question de *généralité*, tant le constat gibsonien est un exemple parmi beaucoup d'autres —, généralement, donc, l'explication est plus triviale : les éditeurs poche ne font plus le boulot. On l'a répété mille et une fois : la science-fiction est une littérature de fonds. Or qu'est-ce que le poche, *sinon le fonds* ? Les intéressés rétorqueront que la littérature de genre ne vend plus assez. Que le stock coûte cher. Que la surproduction est telle qu'on ne peut faire autrement que privilégier la nouveauté. Sans doute. La réalité est ce qu'elle est : les acteurs historiques du poche ont globalement démissionné — à quelques exceptions notables, on pense surtout au Livre de Poche, seul catalogue, au sein des référents du domaine, à ne pas ressembler à un gruyère. La gestion du fonds en poche, à savoir un volant d'ouvrages essentiels accessibles au plus grand nombre, tant en termes de prix que de disponibilité physique, est un combat — crucial — qui remonte à loin. À la fin du siècle dernier, déjà, le regretté Patrice Duvic, alors en charge des destinées de la collection « Terreur », chez Pocket, expliquait qu'en dessous d'un minimum de deux mille ventes par an, il avait toutes les peines du monde à convaincre son contrôleur de gestion de la nécessité d'une réimpression... Il est frappant de constater comment, au cours des trente dernières années, la nature et l'objet de l'édition de genre en poche ont changé. Très orientée vers l'inédit pendant longtemps (qu'on songe à « Présence du Futur » chez Denoël ou à « Anticipation » au Fleuve Noir), cette dernière a peu à peu glissé vers la seule réédition du grand format au fil de l'érosion

des ventes moyennes — le livre de genre passant peu à peu du statut d'objet populaire à quelque chose de beaucoup plus élitiste, et les livres vendus naguère à 7 ou 8 euros en poche à un prix moyen plus proche des 22 en grand format pour un titre identique. Au point qu'aujourd'hui, lorsqu'un inédit paraît en poche, cela fait figure d'évènement (en ce sens, la collection « Une heure-lumière » du Béliat', principalement dédiée à l'inédit sur le seul format du roman court, s'inscrit à contre-courant et tente d'inventer une nouvelle voie, avec succès semble-t-il). Au cours des dix dernières années, les groupes se sont lentement désengagés du grand format, privilégiant le seul poche, et laissant de fait la place aux indépendants, qui représentent aujourd'hui une part plus que significative de la production du domaine — on se souvient que lorsque L'Atalante fit son apparition sur le marché de la littérature de genres, au début des années 90, il s'agissait alors du seul éditeur indépendant significatif du paysage éditorial. Aujourd'hui, il semblerait que le même désengagement, le même glissement se poursuive, mais du côté du poche désormais. Face à l'inertie de groupes éditoriaux tournés vers un marché court-termiste, leur manque d'appétence et d'envie, la maigre insigne des offres de reprise, l'absence de volonté de rééditer jusqu'à des titres essentiels, on l'a vu, les collections poche fleurissent chez les éditeurs indépendants — et c'est là un phénomène nouveau. Ainsi le collectif des Indés de l'Imaginaire (ActuSF, Mnémos et Les Moutons électriques) avec « Hélios » depuis quelques années, suivi par L'Atalante et sa collection « La Petite dentelle » en 2017. Et aujourd'hui, à en croire Marion Mazauric plus avant dans nos pages, c'est Le Diable Vauvert, qui, en 2020, créera sa propre collection poche — d'où un retour probable du fonds éditorial de William Gibson, en neuf et à un prix correct, en tout cas espérons-le. L'incurie des grosses structures vis-à-vis de l'édition de genre est structurelle. Ce marché spécialisé s'organise aujourd'hui comme un jardin bio : dans la durée et au quotidien, sans adjuvant et avec des perspectives de faibles rendements. L'industrie éditoriale, sous perfusion du glyphosate best-seller, de la distribution ultra-massive et d'une mise au pilon qui l'est tout autant, ne correspond plus à la typologie économique et culturelle du genre. Elle a pour l'essentiel reculé sur le terrain du grand format. Le poche semble suivre, ou en tout cas pourrait le faire... Reste à voir s'il convient de s'en féliciter. À considérer la disponibilité des catalogues des éditeurs de poche historiques, on peine à se dire que ça pourrait être pire — sauf à considérer le pire comme toujours certain, à l'instar de ce bon vieux Edward Murphy... Il y a du pain sur la planche. Un boulot essentiel. Un travail d'éditeur.



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **TROP SEMBLABLE A L'ÉCLAIR** d'Ada Palmer, le premier opus d'une fresque SF ébouriffante et retorse de près de 700 pages publiée aux éditions du Béliat'...



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine qui je veux pour un an (5 n°) à compter du n°97 ; je reçois gratos **Trop semblable à l'éclair** d'Ada Palmer, en quête des secrets de Mycroft Canner ! Je joins un chèque de 50 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **57 €** et c'est pas cher payé (68 € pour l'étranger)*, et je vous refille sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné et je pleure des larmes de sang. Aussi je m'abonne à compter du n°97, je reçois gratos **Trop semblable à l'éclair** d'Ada Palmer, un livre qu'il est gros, un livre qu'il est (très) bon. Je joins un chèque de 50 € plus 7 € pour les frais de port, soit **57 €** et c'est pas cher payé (68 € pour l'étranger)*, sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, je me mine le crâne à l'hydromel !).

Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliat'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°97, le 23 janvier 2020.



NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Claude Ecken
William Gibson
Tim Pratt
Michael Swanwick*

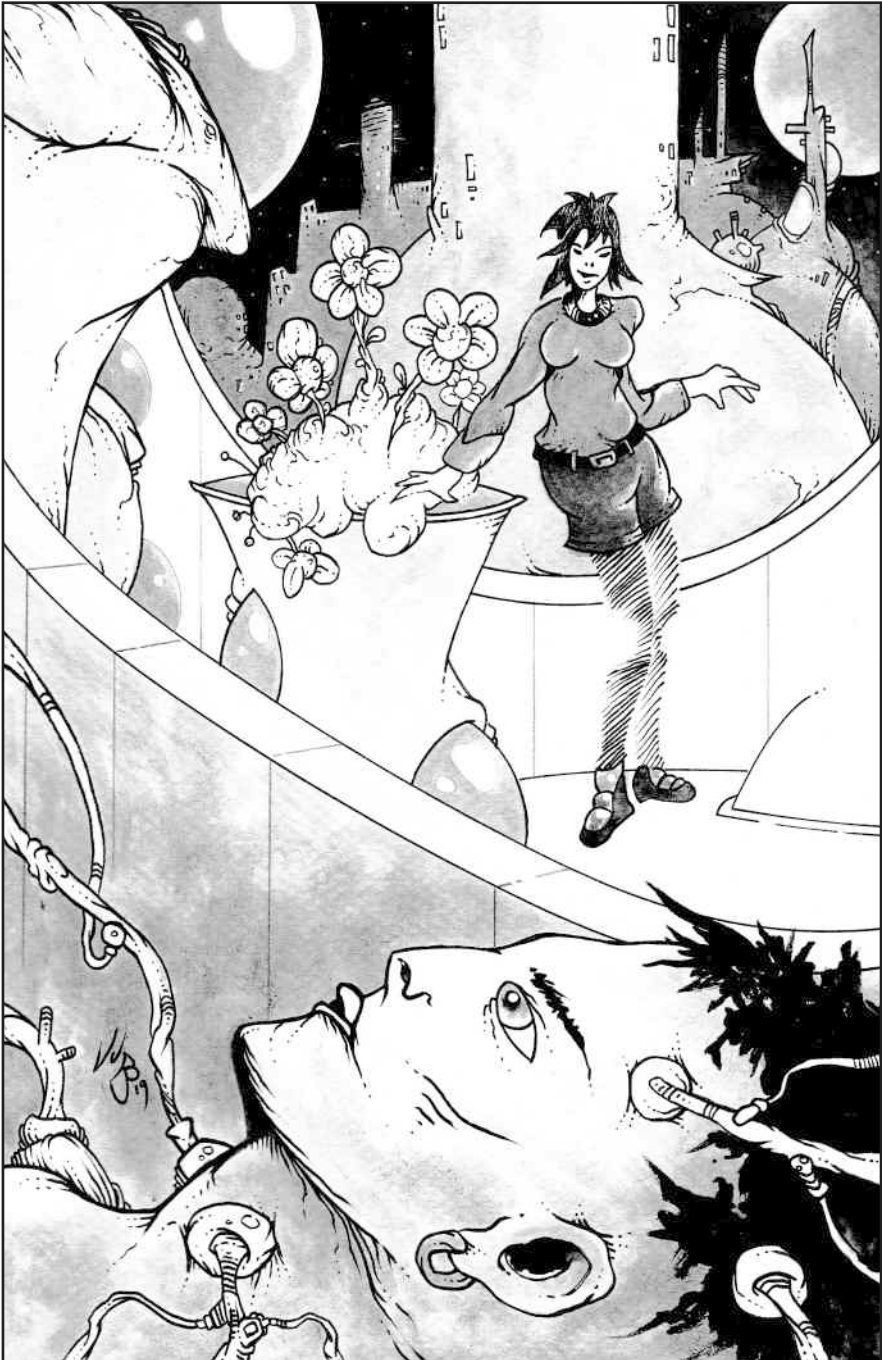
.....

Claude ECKEN

Figure du petit monde des promoteurs de la SF hexagonale, chroniqueur bifrostien de longue date (mais aussi pour Galaxies, après être passé par L'Écran fantastique d'Alain Schlockoff), scénariste de BD et fin connaisseur de l'œuvre de Mœbius, dont il vient de postfacier plusieurs rééditions aux Humanoïdes associés (**De Gir à Mœbius** ; **L'Œuvre hermétique**), conférencier, essayiste, et bien entendu nouvelliste et romancier (deux recueils, une vingtaine de romans — surtout de SF, mais aussi un brin de polar, du fantastique, voire de l'horreur pure et dure), à 65 piges bien sonnées, Claude Ecken est ce qu'on pourrait appeler un (vieux ?) routard du milieu. Né à l'édition dans les eaux troubles du Fleuve Noir au cœur des années 80 (**La Mémoire totale**, coll. « Anticipation », en 1985), il y publie une dizaine de titres jusqu'au début des 90s. Après plusieurs bouquins pour la jeunesse, première éclipse. Puis sort l'éprouvant **Enfer Clos**, en 2003 au Béliat', et surtout, deux ans plus tard, le recueil **Le Monde tous droits réservés**, qui propose une sélection de récits SF chapeauté par son frère de Fleuve, le regretté Roland C. Wagner. Un livre qui sera salué fissa par le Grand Prix de l'Imaginaire l'année suivante, avant d'être réédité chez Pocket en 2009 (désormais épuisé en version papier, son retraitage au Béliat' se fait désirer...). Suivront **Les Hauts esprits**, un roman fantastique chez Nestiveqnen, quelques textes pour des maisons peu diffusées (**La Saison de la colère**, au Somnium ; **Double ennemi**, chez Armada), puis **Mission Caladan**, roman à portée scientifique cocécrit avec un autre bifrostien émérite, un certain Roland Lehoucq (Le Pommier). **Au réveil il était midi** paraît chez L'Atalante en 2012, livre atypique, qui, en une série de textes de proche anticipation, brosse un portrait sans concession de notre société et de son devenir à court terme (Prix Masterton). Nouvelle éclipse... avant **Les Souterrains du Temps**, son dernier livre à ce jour (Somnium, 2017). Bref, un parcours en dents de scie pour un auteur trop rare car contraint à la dispersion par nécessité — et grevé par un projet romanesque énorme, chronophage, qui court depuis plus de dix ans et dont on attend beaucoup... Dommage car sa SF, au fait des avancées scientifiques, fascinante d'implication sociale, ne connaît guère d'équivalent par chez nous — on pense alors à Greg Egan, une filiation dont le présent récit, ambitieux et exigeant, s'avère une illustration parfaite. On nous annonce une novella dans la traditionnelle anthologie des Utopiales (ActuSF), millésime 2019... Le retour de Claude Ecken à son meilleur ? C'est à souhaiter ; la SFF ne peut faire l'économie d'un auteur de son calibre.

Déjà publié dans Bifrost :

- « Éclats Lumineux du disque d'accrétion » in Bifrost 29 (prix Rosny Aîné 2004)
- « L'Appel de la nébuleuse » in Bifrost 31
- « Le Propagateur » in Bifrost 42
- « Miroirs mutilés » in Bifrost 58
- « Une épouvantable odeur de lavande » in Bifrost 73



CE N'ÉTAIT PAS une recommandation mais un ultimatum. Il avait gardé les yeux dans le vague, fixant sans réellement voir la peau blanchie du genou de la jambe croisée par-dessus l'autre, une tache pâle qui semblait résumer la tension du moment. La durée du silence ne faisait que confirmer ses propres réticences. Meg gardait les mains jointes à l'intérieur des cuisses, dans l'attente d'une réaction de sa part, une attitude chez elle synonyme de détermination. Quand à l'évidence ses hésitations se recroquevillèrent sur un refus, elle abandonna le tabouret qu'elle avait tiré face à lui. Gabriel eut alors la certitude que c'était la dernière fois qu'il contemplait le galbe parfait de ses fesses éternellement moulées dans un short de jean bleu. L'hiver, elle se contentait d'enfiler des collants par-dessous.

« Je vais me refaire, tu verras. »

Elle se retourna, prête à livrer un dernier round.

« Combien de fois t'ai-je entendu dire ça ? Ça ne changera pas tout seul.

– Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? On parle de mon cerveau, quand même !

– Putain, Gab, il y a de la stim partout de nos jours, au boulot comme au spectacle, à l'école et chez les particuliers qui ont les moyens de se l'offrir ! Il n'y a que dans les boutiques que c'est interdit. Qu'est-ce que ta caboche a de spécial pour pas qu'on y touche ?

– Ça n'a rien à voir. La stim individuelle, c'est un fortifiant ou un relaxant. Toi, tu veux que je me fasse lobotomiser.

– N'importe quoi ! T'es pas mal spécialiste pour te trafiquer la cervelle à ta manière. »

Son regard se déporta sur la bouteille au pied du lit.

« C'est une boisson énergisante. J'ai arrêté le whisky, tu le sais.

– À la maison seulement ! Ça, c'est juste une façon de masquer ton ivrognerie. Rappelle-moi la quantité d'alcool que ça contient ?

– Il y a des vitamines aussi. »

L'objection fut aussi aisément balayée que le précédent système de défense à propos du contremaître agressif et de l'indignité de tous ces emplois mal rémunérés. S'il s'était tout de suite rangé à ses arguments, il n'aurait pas eu à supporter l'inconfortable bilan de ces dernières années.

« On dit que le traitement fait de toi un extraterrestre.

– Pitoyable ! »



Retour à la case départ. Lui-même ne croyait pas à ces rumeurs urbaines. Le monde s'effraitait autour de lui. Midas de la poussière, il ne pouvait rien toucher sans le désagréger.

« Je t'aime, Gabriel. C'est pour que tu redeviennes comme avant que je te demande ça. Pour te retrouver, tu comprends ? »

Les larmes le submergèrent. Les vieux souvenirs des jours insoucients demeuraient les plus douloureux.

« C'est quoi, le numéro, déjà ? »

Mais retrouver qui ? On ne redevenait jamais celui qu'on avait été, sauf à faire souffler un vent sur le sable de la mémoire, à brouiller les traces de pas qui vous avaient éloigné des pistes sûres. Les stim thérapeutiques, c'était pour les parkinsoniens et les autistes, les épileptiques et les anxieux, les dépressifs, les victimes d'AVC, tous les dégénérés chez qui ça ne tournait plus rond. Pas de chance, le questionnaire diagnostiquait une dépression, et aussi d'autres petites névroses auxquelles il refusait d'accorder de l'importance.

Le neurocogniticien lui avait assuré qu'il n'oublierait rien, ne remarquerait rien. C'était comme commencer une nouvelle vie, comme une remise à neuf après une hospitalisation. On ne redevenait pas le jeune homme qu'on avait été, mais on retrouvait les facultés qui avaient été altérées.

Au début, le tac-tac-tac régulier du bloc d'alimentation, qui déchargeait ses impulsions avec la brutalité d'un marteau de charpentier, l'avait irrité. Cospone affirmait que le supplice ne durerait que le temps de réaliser une cartographie mentale. Gabriel avait pourtant déjà subi le grondement sourd de l'IRMf pour s'inscrire au programme. La résille cerclée de métal des bobines à impulsion mesurait le champ magnétique de ses zones cérébrales. Ce n'était pas une question de localisation, mais d'interaction.

Le soir, des phosphènes plein les yeux, il rentrait chez lui et jetait son blouson sur le lit défait comme on se débarrassait d'une personnalité encombrante. Les nuits avaient un goût de carton bouilli.

« Je ne suis pas en phase. Bordel, c'est n'importe quoi ! »

Ce n'était pas ce qu'elle voulait entendre.

« On me fait écouter de la musique, tu le crois, ça ? »

Ce n'était pas ce qu'elle voulait entendre.

« Des tambours, avec toujours le même rythme. Des chants d'église, aussi. Des vieux.

– Grégoriens.

– Si tu veux. Je pourrais aussi bien me payer un concert à la place. »



Il n'avait encore jamais remarqué combien le silence de Meg se calait sur la fréquence de la réprobation. Il imaginait juste qu'elle n'avait rien à répondre.

« Et toi, comment ça va ? »

Elle plaqua sa main sur les marbrures de la mâchoire qui viraient du bleu au jaune. C'était en bonne voie.

« Il me manque une dent. »

Il avait failli dire « ah » avant de se souvenir comment elle l'avait perdue. Il jugea inutile d'insister. Il n'osa pas non plus s'excuser. C'était avant qu'il accepte les séances, non ?

Le système de neuronavigation l'informait des signaux qu'il émettait. C'était bluffant de suivre sur une reconstruction tridimensionnelle de son cerveau la variation des ondes corticales, de savoir à quel tracé mental correspondait sa marche à un rythme régulier sur le tapis roulant. Quand la fatigue le poussait à tout envoyer promener, il regardait sur l'électroencéphalographe les lignes carmin s'assombrir et se propager de proche en proche jusqu'à l'hypothalamus, et il se calmait. Il parvenait à les contrôler, elles coulaient sur un rythme jaune ; il tripotait le bouton de la fréquence Bêta, ramené de 40 hertz à 15, un enfant n'aurait pas été plus heureux avec un jeu vidéo. Bientôt, il lui suffit de fixer l'écran témoin pour faire baisser le taux d'anxiété qui provoquait ses colères.

Des flots de souvenirs le submergeaient. Les pierres de jais effrontément fixées sur lui, du temps où Meg lui disait : « Tu ne perds rien pour attendre », la voix lestée d'indécents promesses, assise sur le dossier de la chaise, la bière négligemment balancée entre le pouce et l'index. Sa mère en pleurs. Sa mère toujours en pleurs. Comment il avait lâché Corentin, qui n'avait pas le permis, dans une soirée, alors que celui-ci s'était dénoncé à sa place au proviseur pour l'affaire du jean, lui revenait pour la première fois. Le bête trou dans la cloison de l'appartement qu'il était si fier d'avoir retapé, survenu au soir de la pendaison de crémaillère. Meg et sa sœur, et aussi Hubert et tous les potes par terre sur le dos, se tenant les côtes. Tout était si bien. Tout était si loin.

Quittez les bois et vous aurez le cou pelé !

« Pourquoi tout le monde veut-il toujours aller plus loin au lieu de se contenter de ce qu'il a ?

– T'as pas d'ambitions ? »

C'était du temps où Meg et lui cherchaient un appartement digne de leur bonheur conjugal, et elle l'avait pris pour elle. Les plans d'ensemble



relevaient des plus vicieuses visions d'avenir. Ils étaient trop normatifs pour son tempérament. Travailler dans l'informatique l'incitait à paramétrer sa vie le moins possible. L'imprévu était à l'humain ce que les codes étaient au programme. Lâcher la bride pouvait cependant poser problème si la dérive se poursuivait vers les extrêmes. Cela avait d'ailleurs posé problème.

« Si. Pour ce qui me plaît. À mon rythme. Pas juste pour m'élever au-dessus de mes frères humains.

– Ça sera à moi de me décarcasser, c'est ça ? »

Déjà, dans la course au boulot, les employeurs préféraient les ouvriers qui acceptaient de travailler dans un environnement SMT⁷, question de compétitivité. Les statistiques des accidents du travail avaient baissé si spectaculairement que la norme s'était imposée comme un chêne-liège à flanc de falaise, immiscé dans l'entaille poussiéreuse d'une roche fendue par le gel. Comme un mode survie.

« T'inquiète ! Je mettrai ma part. »

Ce qu'il fit. En se serrant la ceinture au-delà de ce qu'il avait escompté — une autre explication, oiseuse, des excès ultérieurs ayant visé à rattraper le temps perdu. Son aigreur venait de ce que trop de prétentieux moins compétents que lui avaient accaparé les postes intéressants. Dans les entreprises, l'appréhension des mouvements sociaux rendait la docilité attractive. L'expérience ne valait rien face à l'assurance de disposer du bon profil.

Il aimait bien son appartement, douillet et bien orienté, dans une banlieue sans histoires, plus calme que les quartiers affichant un bonheur de façade. Elle n'avait pas remarqué, lors des visites, qu'il faisait le difficile quand les prix grimpaient. C'était subtil comme un algorithme à malignité cachée. Il appréciait avec elle la taille, l'emplacement, la disposition, sauf que...

Dans la plus belle des histoires, il y avait toujours un sauf que... un détail insignifiant qui filait comme une exponentielle faire exploser tout le bazar.

... Sauf qu'il ne fallait pas se précipiter. Les visites virtuelles pouvaient être truquées. Selon les heures de la journée, les pièces ne procuraient pas le même sentiment de bien-être. Elle ne contestait pas, sachant combien tout un chacun ressentait différemment ces petits détails.

Meg arrangeait des bouquets avec un sens artistique inné qui lui permettait de faire preuve d'une originalité que les bots imitaient imparfaitement. Le langage des fleurs avait beau être réduit à des paramètres aisément modélisables, la spontanéité et l'audace faisaient, pour un temps



encore, la différence, du moins tant qu'il subsistait des clients capables de la faire à leur tour. L'art floral n'aimait pas le désordre non intentionnel, il impliquait une rigueur professionnelle qui déteignait sur leur quotidien, sur le plan domestique notamment. Pour autant, Meg ne dédaignait pas laisser l'inattendu et les humeurs fantasques régenter leurs loisirs. De mémorables soirées tournoyaient encore dans les souvenirs de Gabriel en stroboscopiques flashes de joie de vivre.

Hub grattait son ventre proéminent, la main sous le tee-shirt révélant une touffeur de poils roussâtres. Le contremaître qu'il avait approché s'était un jour juré de ne jamais reprendre un employé parti travailler chez un concurrent, même s'il maîtrisait admirablement les systèmes experts des voitures sans pilote. Ce n'était pas contre Gabriel. Pas tout à fait.

Gab fermait les yeux, en quête d'apaisement. Pour les avoir visualisées sur l'écran, pulsations pastel hypnotiques, il estimait la fréquence de ses alphas à 10 Hz.

Jadis, le diminutif de Hub lui allait comme un gant. C'était Hubert qui l'avait fait embaucher pour son premier job, et surtout Hubert qui l'avait mis en relation avec Meg. Il perdait la main, apparemment, mais ce n'était pas grave. Gabriel espérait juste un dépannage le temps de terminer sa formation.

Index et majeur écartés, Hub commanda deux nouvelles bières au patron qui parlait fort avec les deux piliers de comptoir. Faute de regarder dans leur direction, on ne savait jamais s'il captait le signal ou non. Pourtant, sa stature de catcheur sur le retour se pointait toujours dans la minute qui suivait, les verres à la main.

« Toi, une régulation ?

– Remodelage cérébral. »

Gabriel préférait ce terme à celui de régulation, réservé aux interventions thérapeutiques. Le remodelage se rapprochait de la notion de chirurgie plastique, moins infamante.

« C'est de la connerie ! De la part d'un informaticien, en plus ! Ces rég... Ces réorganisations, je m'en tiens éloigné !

– C'est le fait qu'un mécano-programmeur comme toi n'y croie pas qui m'étonne. C'est prouvé depuis cinquante ans ou plus : la variation rapide d'un flux magnétique à proximité d'une zone cérébrale induit un champ électrique qui modifie durablement l'activité des neurones, pour peu qu'on s'y exerce à raison d'une demi-heure par jour. »

Il avait conscience de réciter une leçon, mais une formulation neutre et lisse empêcherait peut-être Hub d'insister.



« J'ai jamais dit le contraire ! Bien sûr que ça marche ! Mais c'est ça que tu veux ? Devenir un de ces extraterrestres ?

– Ça, oui, c'est de la connerie !

– Un robot, si tu préfères. Encore que Bot-Assistance en fabrique de si maladroits qu'ils en sont presque humains. Non mais, tu les as vus ? Ils se ressemblent tous, chemise smart, phrases courtes, du concentré d'info sans affect, et ça n'aime pas se répéter ! Attitude courtoise qui sent le mépris de classe, et puis leur contrôle de gadgets par la pensée, des extraterrestres, j'te dis ! »

À l'époque où les sociétés distribuaient gratuitement les premiers kits de SMT^r pour fidéliser le client et lui vendre à prix d'or des programmes d'apprentissage ou de relaxation, Hub avait bricolé un brouilleur qu'il avait dissimulé au fond du *Magnetic Smart* du centre ville. On ne l'avait jamais embêté pour ça, mais il avait fait de la prison pour avoir balancé le mode d'emploi sur les réseaux sociaux.

« Tu ne m'ôteras pas de l'idée que c'est un complot des lobbies pour fabriquer des employés dociles et efficaces. De parfaits soldats d'entreprise. Un humain doté d'un cerveau en bon état de marche, plus performant qu'un robot. »

Le soupçon de manipulation, rumeur aussi persistante que le lait tourné des vaches au temps de l'apparition du chemin de fer, s'entendait davantage à propos des traitements thérapeutiques imposés, parce qu'il y planait une menace de prison ou de privation d'avantages sociaux pour les récalcitrants. C'était un peu son cas. Sauf que la menace s'appelait Meg, et la prison son absence. Une brève érection le chatouilla à la pensée de la fois où ils coucheraient à nouveau ensemble.

« Je n'ai pas l'impression d'avoir changé.

– C'est vrai. Avant, tu refusais ces saloperies. Maintenant, t'en es un fidèle représentant.

– Je me sens *mieux*, c'est tout. »

Hub se gratta le ventre, sceptique, et de l'autre main haut levée écarta deux doigts. Meg allait encore râler s'il se laissait une fois de plus entraîner par ce soiffard. Sous prétexte de chercher un job, il se retrouvait à écluser jusqu'à plus d'heure.

« Tu te tiens droit. Ça m'inquiète. »

Déjà bourré. Hub avait bien perdu la main. Elle traînait sous son nombril.

Le soupçon perdurait cependant. Tout se passait bien dans son cas, ce qui ne signifiait pas qu'il n'existait pas, dans l'absolu, de volonté de



la part des dirigeants de formater la population. Celle-ci, pourtant, ne manifestait nulle résistance. Elle souhaitait même être poussée de façon plus égalitaire du côté où elle penchait, rêvant de tarifs accessibles à tous. Les bons résultats étaient nécessaires pour viser haut, et même pour utiliser les nouveaux jeux, carottes économiques et ludiques que commençait à concurrencer le contrôle conscient des flux magnétiques. Cette application ne resterait pas toujours militaire ou limitée à un environnement professionnel strict, à l'encadrement spartiate. Oh oui ! ils en voulaient tous, ou presque. Seuls les derniers réfractaires comme Hub et lui regardaient les moutons se précipiter vers le gouffre qu'ils certifiaient se trouver au bout. Tous, ils faisaient plus que vouloir : ils considéraient la stimulation magnétique transcrânienne répétitive comme une thérapie de l'esprit, un bienfait universel inaliénable. Ils espéraient, ils réclamaient, ils exigeaient, comme ils l'avaient toujours fait dans leur irresponsabilité qu'ils confondaient avec l'innocence et qu'ils brandissaient comme l'étendard de leurs droits, l'oriflamme de leurs revendications.

La société avait avalisé la stim comme elle avait accepté la carte de crédit, les laisses électroniques du nomade en réseau, les objets connectés et la traçabilité de la personne, la médecine 4P et la surveillance de l'organisme, la tranquillisante communication des données physiques aux sociétés d'assurance, de services, de soins, l'abolition des distances et de leur redoutable corollaire, la solitude, via les implants de sixième génération, les consolations immédiates du smart contrôle relationnel... Le confort et la facilité acquis valaient bien la perte d'autonomie. Les accros à la vie privée ne pesaient rien, dès lors que brillait l'éclat factice d'un avantage exemptant d'un effort. D'ailleurs, quelle identité prétendait-on protéger quand on se plaçait en retrait de la société de l'auto-contrôle, puisqu'on se trouvait du coup comme ces exclus dépourvus d'identité ?

La réflexion de Hub le chiffonnait. Se tenir plus droit ne relevait peut-être que de l'amélioration de son hygiène de vie, mais cela pouvait aussi représenter le premier symptôme d'un changement de caractère. Dans son esprit, le loup solitaire qu'il était courait encore, fuyant le collier synonyme de trompeuse félicité. Meg retrouverait-elle un compagnon conforme au souvenir qu'elle abritait dans son cœur ? Si tant était que celui-ci eût jamais été autre chose qu'un mirage basé sur une représentation erronée de sa personne, chauffé à blanc par un désir aveuglant.

Tout pourrait recommencer. Le soupçon, un autre soupçon, lui susurrerait cependant que Meg refuserait le retour aux jours anciens, dont les prolongements festifs dessinaient une courbe désormais connue. Sur ce



plan, elle non plus ne serait plus totalement la même, comme quand elle acceptait, conciliante, les frasques innocentes qui finissaient parfois en fous rires. Il n'y avait pas eu de SMT τ pour la changer. Il avait joué ce rôle de stimulateur, délivrant par son comportement des impulsions qui avaient modifié l'arrangement de ses neurones. Elle voulait oublier cette période. L'oubli était parfois une bonne chose. L'oubli aussi réordonnait le mental en évacuant ce qui dérangeait. N'en restait que de vagues traces, comme, au fond de la cave ou du garage, où de vieux pinceaux et des pots de peinture entamés témoignaient d'anciens aménagements que l'esprit ne se représentait que vaguement.

L'incertitude le poussait néanmoins à guetter les signes du changement, quitte à lutter contre certains penchants qui lui semblaient correspondre à une altération de la personnalité. Trop de retenue se trouvait contrebalancée par des attitudes fantasques. Il n'était jamais davantage lui-même que lorsqu'il déconnaît. Mais il ne pouvait ignorer ce que cette conduite avait de factice dans sa préméditation même. Ces stupidités ne duraient que le temps qui le séparait d'une honnête introspection lui rappelant que la spontanéité ne se rationalisait pas. Il était l'un et l'autre, imprévisible et pondéré, alternativement, voire les deux quand une décision irréfléchie nécessitait maîtrise et lucidité pour réparer les dégâts. C'était cette dimension qu'il avait perdue, ce que Cospone désignait par un déphasage de ses ondes cérébrales.

Contrôleur de big data pour réseaux urbains et industriels lui irait comme un gant maintenant qu'il avait amélioré sa concentration, et la formation allait dans le sens des désirs de Meg. Il apprenait la science des stats qu'il n'avait que vaguement abordée à ce jour. Aurait-il été, il y a vingt ans, à la hauteur de ces ambitions ? Briguer un tel poste ne contrevenait-il pas aux idéalistes principes de sa jeunesse rebelle ? Ses élévations de l'âme avaient progressivement fondu sous le brûlant soleil de la réalité, laissant à nu les ressorts d'orgueil qui les animaient, et il s'était abîmé, tel Icare, dans l'océan de la médiocrité. Son petit bagage de technicien informatique lui avait appris à diaboliser le big data à cause du contrôle qu'il permettait d'effectuer sur la société. Alors pourquoi maintenant ? Il lui revenait cependant que le refus de plus hautes ambitions avait aussi été un prétexte. Il masquait une adolescente nonchalance et d'hédonistes besoins alors bien plus impérieux que la nécessité de cultiver son esprit. Une loi biologique voulait qu'on fût plus soumis aux tentations à vingt ans qu'à quarante. Tout simplement parce qu'il n'existait pas d'hormones du savoir.



Franck assurait qu'il n'y avait nulle contradiction entre l'adulte et le jeune homme qu'il avait été. Parce qu'il se trouvait à nouveau en errance, jugeait silencieusement Gab.

« La différence, c'est le temps ! L'expérience accumulée. Ce n'est pas toi qui as changé, mais ton regard au vu des infos dont tu disposes. Le pire serait que tu sois resté identique à ta personnalité d'antan. Ne jamais évoluer, voilà bien le drame ! »

Mais comment faire la part de la trajectoire humaine et de la manipulation neuronale ? Pour son responsable de stage, la question était aussi oiseuse que de se demander si une évolution sociale provenait d'une modification des comportements ou d'une analyse par le big data. D'un désordre hormonal, peut-être ? L'évolution de tout individu structurerait son réseau mental dans une direction qu'il pouvait juger satisfaisante ou indésirable : peu importait le chemin emprunté. Dans les deux cas, cette évolution restait conforme à sa personnalité d'origine.

« Qu'il s'agisse d'une bonne ou d'une mauvaise évolution n'est qu'une considération subjective. C'est sans objet sur le fond. Une stimulation magnétique transcrânienne orientée en fonction d'un résultat attendu, que ce soit pour gagner en précision ou en concentration, ne modifie en rien ta nature profonde. Pas plus que s'entraîner au tir à l'arc ou cuisiner un soufflé. Elle réarrange ce que tu es ! Vois ça comme une médication. Quand tu te soignes, tu n'altères pas ta biologie, que je sache. »

Gabriel persistait à voir dans cette analogie un dopage mental. Il n'était pas étonné de l'argumentation de Franck. Il avait remarqué combien ses compétences en data mining étaient redevables à un renforcement artificiel de sa rigueur logique. Quand ils discutaient de l'actualité ou de n'importe quel sujet éloigné de ses centres d'activité, il ne faisait pas preuve des mêmes capacités de raisonnement. Franck avait eu recours à une SMT *r* qui le modifiait en profondeur.

« Ça devrait te rassurer. Il n'est pas un de ces individus déshumanisés que tu redoutes de devenir.

– Qui te dit que je ne suis pas en train d'en devenir un ? Lui n'en a pas les capacités, c'est tout.

– Tu insinues que Franck est un sous-homme tout juste accessible à une SMT de bas étage ? »

Meg n'accusait pas, elle relevait la contradiction.

« Tu as raison. Ma personnalité vraie est peut-être celle d'un minable incapable de s'améliorer. »



Sa détresse était palpable. Il avait l'impression de se diffracter en de multiples personnalités dont aucune ne lui correspondait. N'importe quel changement d'humeur devenait le signe d'une modification plus profonde de son être. Meg, en revanche, ne voyait pas en quoi il devait redouter la perte d'une intégrité physique si mal supportée. Son opinion ne différait pas de celle des Naturalistes intégristes qui refusaient une péridurale ou n'importe quelle aide à l'accouchement parce que, selon eux, la souffrance faisait intégralement partie du processus. Qui blâmerait Franck de disposer d'un bon boulot parce qu'il avait osé compenser ses faiblesses et lacunes par une régulation mentale ?

À présent qu'il apprenait à simuler les complexes échanges tissant la toile des réseaux urbains pour la conception de smart-cities toujours plus efficaces et économes en énergie, Gab relativisait le caractère nocif du big data. Il comprenait que la connaissance des habitudes alimentaires des citoyens, affinées par leur biologie, la dépense en activités, l'humeur, limitaient le gaspillage des matières premières et la quantité des plats cuisinés non consommés sur l'ensemble du territoire. C'était un mal nécessaire. Ce n'était pas plus intrusif que l'approvisionnement des grandes surfaces, au siècle dernier, de denrées spécifiques à une saison ou à une tradition culturelle récurrente. Prévoir, c'était gérer. Et prévoir consistait à organiser les données brutes du big data en une masse cohérente d'informations.

« Tout dépend de l'utilisation, martelait Franck. Les choses s'organisent entre elles, que tu le veuilles ou non. Autant maximiser les avantages dès lors que c'est possible. C'est quand tu déconnes que tu es toi-même ou quand tu cherches à recoller les morceaux ? Si tu avais suivi la pente de la déchéance jusqu'à devenir un paria ou un zombie, cela aurait-il été mieux parce que plus conforme à ta nature ? Cesse de croire que la réorganisation mentale c'est mal, et profite ! »

Franck se pensait supérieur à l'auditoire qu'il parvenait à subjuguier. Ses connaissances, incontestables mais davantage apprises que comprises, lui donnaient un ascendant sur ceux qui en étaient dépourvus. Il n'y avait qu'à voir la façon dont il relaquait Meg quand elle se levait pour rapporter un plat à la cuisine. L'hiver, avec des collants et son short au ras des fesses, elle paraissait plus désirable encore. Ce jour-là, Gab avait balancé son verre contre la cloison autonettoyante pour ne pas le jeter à la figure de son invité.

« Amélioration sociale ou mentale, il y a une différence ! Le problème n'est pas de savoir si c'est bien ou mal mais qui je suis, bordel ! Qui je suis, au-delà d'une construction cérébrale ? »



Franck ne s'était pas offusqué de ce débordement de colère.

« Qui s'en soucie ? Je me contente d'être, et ça me va très bien. Savoir comment sont assemblées les pièces de l'ego ne sert à rien. »

Gab était parti se calmer sur le divan, tandis que Meg raccompagnait le formateur et ami. Il refusait de pleurer en sa présence. Lorsqu'elle revint, légèrement essoufflée, de la conversation sur le trottoir, il avait achevé de débarrasser la table et de nettoyer les dégâts. Désolé de son emportement.

Franck avait raison, bien sûr. Se laisser aller plutôt que se reposer sur la logique, quoi de plus rassurant ? Les réflexes étaient des mécanismes d'autodéfense supérieurs aux incessantes remises en question. Mais, bordel ! s'en remettre à l'instinct revenait à n'avoir pas plus d'identité qu'un insecte ! Ça semblait préférable parfois. Malheureusement, ne pas faire de grande différence entre soi et le néant était une félicité proche du luxe dont son esprit, machine infernale, le privait. La propriété première de son être était d'avoir un devenir. Ce n'était pas son identité qui l'angoissait mais ce qu'il devenait. Ce qu'il devenait.

Il vida dans l'évier son envie d'un dernier verre.

Franck n'était pas à blâmer. Se contenter d'être signifiait renoncer à être. On n'était alors plus capable de se représenter une sphère de l'esprit, même quand, les yeux rivés sur l'horizon liquide de la jouissance, on voyait les voiles de l'espoir disparaître au loin. Cette abolition de soi était la solution la plus répandue pour éviter d'avoir à affronter cette souffrance de l'imperceptible mouvement, ressenti comme l'indice d'un changement constant.

Gabriel cherchait la meilleure façon de tourner des excuses quand Meg l'embrassa dans le cou.

« Nous avons tous des difficultés à être ce que nous sommes, même si ça ne se voit pas de l'extérieur. »

Une évidence s'imposa à lui comme un argument de choix : Franck, le discoureur si pétri de bon sens et pénétré de savoirs, était seul dans la vie. Il tentait d'échapper au néant par la parole, coquille creuse réverbérée d'échos. Le contraire du vide s'appelait Meg.

« Je suis fière de toi, tu sais ? Des efforts que tu fais. » Elle n'avait pas dit des progrès de la stim. « Tu as changé. » Elle n'avait pas dit qu'il redevenait celui d'avant. Elle connaissait l'inconfort intrinsèque du changement. Arranger des bouquets de fleurs y aidait : leur langage était essentiellement celui des ruptures, bonnes ou mauvaises.

Elle lui prit la main et l'entraîna jusqu'à la chambre. « C'est tout ce que tu mérites », sur le ton de la plaisanterie. Ceci, au moins, était redevenu



comme avant. Le bonheur qu'il connut lui donna envie de pleurer comme un enfant, et peut-être versa-t-il effectivement des larmes.

Durant le temps où il resta au lit avec Meg, il ne se posa plus de questions existentielles.

Séance après séance, il percevait le schéma global à l'œuvre. Alpha, Bêta, Delta, Gamma, Thêta, il énumérait leurs fréquences plurielles. Alpha, indolent balancement ferroviaire berçant le somnolent voyageur, Bêta, furieux torrent charriant les pensées intenses, équilibriste concentré sur le fil tendu de l'anxiété, Delta, paisible regard de nourrisson, failles abyssales engloutissant les rêves émiettés, Gamma, sautillants oiseaux tressant les brindilles d'un nid de savoirs, œil rond cerclé de curiosité, Thêta, étendues lisses, cieux mystiques, mémoire quiète des écrasants sommets. Les possibilités se déclinaient à l'infini. Hypnotique roulement de tambour, la fréquence plongeait le réseau de neurones choisi dans une transe électrique, tous accordés dans une même communion cérébrale. La variation des sites, des ondes et de leurs rythmes, offrait des résultats surprenants, les influx se propageaient loin de leur zone, pour des accordailles corticales où se mêlaient dans un même chœur les chants célébrant une unité restaurée.

Il était désaccordé, expliquait Cospone. La symphonie de son cerveau n'était que cacophonie. Lors des exercices, les connexions se réorganisaient et la nuit, l'apprentissage était mémorisé. Les effets duraient jusqu'à six mois, souvent davantage, et devenaient même définitifs si aucun événement extérieur ne venait à les dissiper. Synchronisation était le maître mot. Chaque aire cérébrale pouvait jouer sa partition, à condition, comme au jazz, de rester cohérent avec l'ensemble. En lui renvoyant l'image des oscillations neuronales, le feedback lui permettait de mesurer seul l'écart avec les impulsions de la SMT τ . Mentalement, il se mettait en phase, il prenait le contrôle de son esprit.

« C'est mieux que des camisoles chimiques ou les poisons que nous prenons régulièrement pour se concentrer, être en forme, pour mieux mémoriser ou dormir, n'est-ce pas ? » se rengorgeait Cospone qui ne dédaignait pas pour autant les breuvages roboratifs. Gabriel avait remarqué la bouteille au fond du casier un jour que son thérapeute extrayait son dossier.

Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de regarder de travers ces nouveaux cadres arpenter d'un pas dynamique le trottoir à énergie positive, si lestes et légers, le visage neutre concentré sur les principales activités de la journée. Les extraterrestres lui paraissaient toujours plus nombreux,

on attend de pied ferme **Rivages**, de Gauthier Guillemain, court récit au contexte post-apo' mais à la tonalité très *fantasy*. Quant à la suite du programme, on sera attentif à **Un océan de rouille** de C. Robert Cargill en janvier, ainsi qu'au **Magicien quantique** de Derek Künsken en mars (un titre que l'éditeur, qui ne recule devant rien, présente comme « *le croisement improbable de Rogue One et Ocean's Eleven* » — no comment). L'Atalante, pour sa part, creuse le sillon des auteurs russes (après l'énorme succès de Dmitry Glukhovsky, ça tombe sous le sens). Ainsi **Vita Nostra** vient-il de paraître, une *fantasy* « à la *Harry Potter* » qui nous arrive précé-

dée d'une réputation élogieuse... « Outre fleuve » devrait pour sa part publier au premier semestre prochain le recueil **Looking for Jack** de China Miéville ; La Volte vient de nous gratifier d'un nouveau Angélica Gorodischer, **Trafalgar** ; Le Diable Vauvert réédite **F.A.U.S.T.** de Serge Lehman en intégrale. Reste le Béli'al', bien entendu, qui fera paraître **Le Temps fut**, de Ian McDonald, dans la collection « Une heure-lumière » le 13 février, puis, le 19 mars, **Sept redditions**, qui, avec **Trop semblable à l'éclair**, forme la première moitié de la tétralogie monstre « **Terra Ignota** », signée Ada Palmer. Entre autres !



► Aux urnes 7, souriez, il faut voter : prix des lecteurs de Bifrost 2019 !

• Vous êtes forts, vous êtes beaux (et belles, surtout !), et vous allez voter ! Parce que nos auteurs — les nôtres, les vôtres — le valent bien. Vous connaissez le topo : ce *Bifrost* 96 est le dernier de l'année : il est l'heure de passer aux urnes et d'élire les meilleures nouvelles publiées dans nos pages au cours de l'année 2019. Deux catégories, comme de coutume : nouvelle francophone et nouvelle étrangère, avec 500 € à la clé pour le lauréat de la catégorie francophone, et une super émoticône avec pouce levé pour le gagnant côté étranger. Les résultats seront publiés dans le *Bifrost* 97 (fin janvier 2020). Pour rappel, seul notre millier d'abonnés est habilité à voter (les têtus qui s'obstinent à le faire sans être abonnés, c'est inutile !). Et ce jusqu'au 20 décembre de l'année en cours (2019, pour ceux qui ne suivent pas) ; ce qui laisse pas mal de temps pour lire les nouvelles au sommaire du présent numéro. Comment voter ? Par voie postale à notre adresse (Bifrost, 50 rue du Clos, F-77670 Saint-Mammès) ; par email (revuebifrost@gmail.com) ; directement via la page de notre site dédiée au **prix des lecteurs de Bifrost** : < <http://prixdeslecteurs.belial.fr> >. Pensez, avec votre vote (un seul choix par catégorie), à nous communiquer votre adresse afin qu'on puisse vérifier la validité de votre abonnement. L'an passé, 158 abonnés avaient participé au vote. On jugera la motivation des abonnés millésime 2019 dans trois mois... L'an passé, on a pété les compteurs avec 158 votants. Fera-t-on mieux cette année ? Réponse dans le prochain *Bifrost*...

✓ Liste des nouvelles éligibles au titre de meilleure nouvelle francophone 2019 :

- « *La Longue patience de la forêt* », de Christian Léourier (in *Bifrost* 93)
- « *Les Nouvelles aventures de Flip-Flop* », de Laurent Queyssi (in *Bifrost* 94)
- « *Le Triangle de Lavrentiev* », de Michael Rheys (in *Bifrost* 94)
- « *Fidèle à soi* » de Claude Ecken (in *Bifrost* 96)

✓ Liste des nouvelles éligibles au titre de meilleure nouvelle étrangère 2019 :

- « *ZeroS* », de Peter Watts (in *Bifrost* 93)
- « *Les Choses à barbe* », de Sam J. Miller (in *Bifrost* 94)
- « *Le Ciel est mort* », de John W. Campbell (in *Bifrost* 94)
- « *Les Hommes-Fourmis du Tibet* », de Stephen Baxter (in *Bifrost* 95)
- « *Tyché et les fourmis* », de Hannu Rajaniemi (in *Bifrost* 95)
- « *Marche au soleil* », de Geoffrey A. Landis (in *Bifrost* 95)
- « *Après un jugement dernier* », de Edmond Hamilton (in *Bifrost* 95)
- « *L'Express des étoiles* », de Michael Swanwick (in *Bifrost* 96)
- « *Rêves impossibles* », de Tim Pratt (in *Bifrost* 96)

Comme toujours, deux votants seront tirés au sort et recevront une sélection de bouquins offerts par nos partenaires éditeurs, soit : **Trop semblable à l'éclair** d'Ada Palmer, au Béli'al', **Rivages**, de Gauthier Guillemain, chez Albin Michel Imaginaire, **Trafalgar**, d'Angélica Gorodischer, chez La Volte, et **Chiens de guerre**, d'Adrian Tchaikovsky, chez Denoël « Lunes d'encre » (rien que du bon, voire du très très bon !). À vous de jouer, chers abonnés : faites vos jeux et faites péter la banque !

This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béliâl'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint-Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com
site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>
Directeur de publication : Philippe GADY
Rédacteur en chef : Olivier GIRARD
Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI
Comité littéraire :
Pierre-Paul DURASTANTI, Olivier GIRARD et Erwann PERCHOC

Ont collaboré à ce numéro :

Apophis, Jean-Daniel Brèque, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Arnaud Brunet, Stéphanie Chaptal, Pierre Charrel, Thomas Day, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Romain Étienne, Frasier, Nicolas Fructus, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, William Gibson, Karine Gobled, Éric Jentile, Olivier Jubo, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean, Marion Mazauric, Larry McCaffery, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Tim Pratt, Quarante-Deux, Laurent Queyssi, Feyd Rautha, Éric Scala, Alain Sprauel, Michael Swanwick, Cid Vicious, Garry Westfahl, Nicolas Winter.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

Au Pierrot Durastanti, pour le coup, qui n'a rien trouvé d'autre à faire que corriger les épreuves du présent numéro sur un lit d'hôpital (la charcuterie c'est terminé, camarade !); à Julien Guerry, qui ferraille désormais pour nous en terres de livres, et c'est pas toujours simple; à l'équipe de France de rugby, parce qu'il faut bien rigoler un peu; à Philippe Monot, membre de Notre Club de plein droit, et dont on a appris le décès totalement par hasard; à Marion Mazauric, qui a fait au mieux et négocié pour nous avec l'agent de William Gibson; à Laurent Queyssi, qui s'est arraché malgré la pression; à Thierry Di Rollo, qui a cessé d'écrire pour mieux s'y remettre (quel blagueur !); à ceux qui débaptisent les prix littéraires à grands coups d'ordre moral, parce que là aussi, il faut bien rigoler; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par cette année 2019 qui n'est déjà plus guère qu'un souvenir, et dont on ne regrettera pas tout.

Dépôt légal : octobre 2019

Commission paritaire 0520K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-93-3

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (en fait, on est vraiment plus certains, là...).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béliâl' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait qu'il nous arrive aussi, parfois, de descendre de la montagne sur un chariot chargé de paille, sur un chariot chargé de foin...

